

Assomption de Notre-Dame

Lectures : Ap 11, 19a-12 ,1-6.10 ; 1 Co 15, 20-27 ; Lc 1, 39-56

« Le dernier ennemi qui sera anéanti, c'est la mort »

La mort a été anéantie par la résurrection du Seigneur ; elle est également détruite dans la Vierge Marie, puisqu'elle a eu le privilège d'être élevée au ciel, en corps et en âme, à son rang, avant nous tous. Voilà pourquoi, si ce jour est un jour de grande joie, c'est également un jour de grande espérance pour toute l'Église, qui voit en Notre Dame l'exemplaire parfait de sa gloire future.

La fête de l'Assomption nous prouve que la mort n'est pas la fin de la vie, qu'elle n'a pas le dernier mot ; elle est seulement la porte vers la vie céleste, la frontière entre la vie terrestre qui est encore la nôtre et la vie de gloire auprès de Dieu ; pour franchir cette frontière, nul besoin d'autre passeport que celui de l'amour de Dieu ; cet amour nous est toujours acquis ; mais il dépend de chacun d'entre nous de l'accepter et de le faire fructifier dans une vie de charité.

La Vierge a toujours accueilli cet amour ; elle ne s'est jamais écartée un instant de la grâce divine, sans cesse elle est demeurée en accord avec la motion de l'Esprit Saint. Toute sa vie n'a été qu'une parfaite harmonie avec le dessein de Dieu. Elle avait consenti, au jour de l'Annonciation, à recevoir en elle le Fils de Dieu ; elle a été reçue elle-même, au jour de son Assomption, par ce même Fils de Dieu dans la gloire du ciel. Telle est la destinée qui nous attend si nous savons, à notre mesure, accueillir en nous l'œuvre de la grâce.

Nous avons entendu, les dimanches précédents, le Seigneur se présenter comme le pain de vie ; celui qui est le pain vivant, celui qui est la Vie, ne pourra nous laisser dans la mort. Il est vrai que nous avons parfois, souvent même peut-être, des difficultés à progresser, tant nous sommes pauvres dans notre don à Dieu ; demandons à Notre Dame de nous soutenir, elle qui a dû également vivre de foi et d'espérance pour faire face aux épreuves dont sa vie terrestre a été parsemée. Elle a promis à sainte Bernadette le bonheur, mais non pas sur cette terre ; comme on le dit vulgairement, il faut gagner son ciel.

Désormais, la Vierge connaît ce bonheur éternel, la gloire ; elle conserve aussi sa mission de maternité sur l'Église et sur chacun d'entre nous. Elle partage la gloire du règne, mais cette gloire de Reine du ciel est aussi, pour elle, celle de servir ; exaltée à la droite de son Fils, elle poursuit sa médiation maternelle jusqu'à ce que tous les élus soient glorifiés avec elle (cf. *Redemptoris Mater*, n. 41).

Comme une mère, elle nous rappelle que Dieu est Père, qu'il est grand dans son amour, dans sa miséricorde, dans son pardon ; elle a chanté son Magnificat parce qu'elle a fait l'expérience de cette grandeur, de cette magnificence de Dieu ; Dieu a manifesté cette puissance en se faisant tout petit pour nous rejoindre, pour nous pardonner, pour nous entraîner à sa suite dans la gloire du ciel pour l'éternité. « Il s'est penché sur son humble servante... Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent... il se

souvent de son amour ». Toutes ces paroles sont encourageantes et réconfortantes pour nous qui pouvons avoir du mal à nous juger dignes de l'amour de Dieu, tant nos péchés peuvent parfois nous accabler. Celui qui a racheté sa Mère par le privilège inouï de l'Immaculée Conception est bien capable de nous sauver si nous implorons son pardon.

Il est beau ce célébrer la gloire de notre mère ; il est doux de savoir que nous pouvons toujours recourir à son intercession et être assuré de sa sollicitude ; il est réconfortant également de fortifier notre foi en croyant qu'un jour nous irons la rejoindre dans cette gloire si nous aurons été fidèles à l'Évangile.

En effet, ce n'est pas uniquement pour sa Mère que le Seigneur a pris la nature humaine ; ce n'est pas pour elle uniquement qu'il est mort et ressuscité. Il a accompli l'œuvre que son Père lui avait commandée, celle d'accorder aux hommes de participer à la nature divine et de vivre éternellement dans la joie du ciel. La poussière avec laquelle avait été formé Adam, la poussière que se reconnaissait être Abraham, la petitesse dont Marie se savait habitée, cette poussière est appelée désormais à briller comme les étoiles au firmament. La Vierge a suivi partout son Fils, l'Agneau, surtout sur la voie douloureuse du départ obligé pour Bethléem, de l'exil en Égypte, du chemin de la croix ; elle le suit également dans le gloire. Unie au sacrifice de son Fils, elle l'est aussi dans la résurrection. Pour nous, il nous faut encore attendre la résurrection des corps, mais déjà nous avons la vie éternelle par notre baptême, déjà nous entretenons cette vie éternelle par la communion eucharistique, déjà nous vivons dans la patrie céleste en espérance (cf. S. Paul).

« A chaque fois que nous recevons l'Eucharistie, nous professons que nous recevons le vrai Corps du Christ qui est né de la Vierge », comme le fit souscrire le Concile romain de 1079 à Bérenger, qui ne voulait y voir qu'une interprétation symbolique (DS 700). Avec saint Bernard, remercions, au contraire, Notre Dame, puisque le corps du Christ qu'elle a engendré, gardé dans ses entrailles, enveloppé de langes, nourri avec une maternelle sollicitude, est le même corps et non un autre que nous recevons à l'autel.

En ce jour de fête, par conséquent, avec l'humble Vierge de Nazareth couronnée d'étoiles, brillant ainsi comme un signe d'espérance pour toute l'Église, chantons notre immense reconnaissance à Dieu : comme elle, nous pouvons accueillir en nous la grandeur du Christ ; comme elle, nous serons accueillis par lui auprès du trône de son Père. Magnificat.